

# LES MÉMOIRES DE Robert Debré

Par Dr ESCOFFIER-LAMBIOTTE Le Monde, 19 juin 1974

Le professeur Robert Debré est, à quatre-vingt-onze ans, le plus illustre des " grands patrons " qui régnèrent en maître incontestés sur la médecine française depuis un demi-siècle.

Ce demi-siècle où elle connut précisément un essor révolutionnaire, tant sur le plan scientifique que sur celui de l'organisation sociale. Il n'est guère d'étape de cette double révolution à laquelle le célèbre pédiatre n'ait été étroitement mêlé. Mais, au-delà de la médecine, son inclination pour la vie culturelle et la chose publique donne au témoignage ou qu'apportent ses Mémoires un intérêt intellectuel, politique et social qui dépasse largement le cadre professionnel.

De la bourgeoisie alsacienne de 1870 au fils Michel, premier ministre intransigeant du général de Gaulle, de l'hécatombe diphtérique aux hôpitaux modernes et à la pédiatrie d'aujourd'hui, cent ans d'histoire de la médecine, d'histoire de France et d'histoire tout court se déroulent ainsi sous la lucide mais toujours passionnée, de celui qui en fut, et qui en est toujours, non le témoin, mais l'infatigable acteur.

Sedan, 7 décembre 1882, Robert Debré naît au foyer du rabbin de la ville. Le charbon brûle dans la cheminée. Aux grandes occasions, " porteur d'eau " monte jusqu'au logis une baignoire et son eau chaude. On remonte solennellement le mécanisme des lampes à huile. La " faiseuse de bonnets de dentelle " succède à la lingère qui gagne 1,50 F par journée de travail.

1888 : le rabbin est promu à Neuilly où un berger en blouse bleue fait paître ses chèvres pour en vendre le lait. Il faut passer l'octroi pour se rendre en fiacre ou en minibus à Paris. Les dragons, les cuirassiers et les hussards chargent en hurlant, sabre au clair, au défilé du 14 juillet.

En dépit de visites fréquentes à l'école rabbinique du quartier Latin, que dirige son grand-père maternel, Robert Debré ne se sent aucune vocation religieuse et la " foi ardente " qui l'anime n'est pas d'essence spirituelle, mais... sociale. La fréquentation des quartiers populaires, la découverte des misères sinistres que recélaient les taudis du XVe arrondissement, épouvantent, en 1899 l'étudiant en philosophie de Janson-de-Sailly. Il participe à la création de la première imprimerie syndicale autogérée, puis de l'université populaire.

La rencontre avec Péguy, alors qu'il termine en Sorbonne et avec Jacques Maritain une licence de philosophie, sera décisive. On participe à l'aventure des Cahiers de la Quinzaine, à la cérémonie du " Triomphe de la République " ; on porte les épreuves de Jeanne d'Arc à l'Institut des hautes études sociales ; on s'entasse le jeudi à la boutique de la rue de la Sorbonne autour du " père Sorel " assis à califourchon sur sa chaise paillée ; on crée un journal qui fait connaître aux enfants la classe ouvrière et leur apprend " les cruautés des adultes ", comme celles du bataillon d'Afrique...

Mais la philosophie confine à la lecture et à la réflexion. Le " besoin puissant " du contact humain et de l'action conduisent Robert Debré - et bien que Péguy le désapprouve - vers des études de médecine qui le placent d'emblée au contact de la misère, de la déchéance, de la promiscuité et de l'horreur hospitalière. Beaujon, " bâtiments noirs de crasse, planchers vermoulus, murs envahis par les rats " où s'entassaient les phtisiques pour une lente agonie. Hérold entouré de jardins fleuris mais qui ne dispose ni de laboratoire, ni de chirurgien, ni de spécialistes. Les Enfants malades dont les murs branlants sont, en 1930, étayés par des charpentes de bois, où le surpeuplement est affreux en hiver, où les biberons sont conservés dans des galetas avec les chaussures des infirmières... Des années de travail, de démarches, d'une véritable " croisade " permettront d'y construire une clinique modèle dotée de laboratoires d'analyses et de recherche et qui préfigure, en 1952, les centres hospitalo-universitaires d'aujourd'hui. Ces centres qui doivent depuis 1958 leur nom et leur organisation à la passion réformatrice de celui qui était alors père d'un premier ministre.

La " réforme Debré " devait se heurter avec violence à la force des habitudes, aux traditions et à la puissance des intérêts privés. Elle naquit dans une tempête de protestations, d'insultes personnelles, d'articles incendiaires et même de sottises vengeances par victimes interposées. Après le démantèlement de la guerre et les retards considérables de l'équipement hospitalier et scientifique, l'instauration de l'exercice à plein temps, la fusion des carrières hospitalière et universitaire, et la valorisation massive des sciences fondamentales, trop longtemps négligées, ne pouvaient s'accomplir sans difficultés. Les structures ainsi mises en place contre vents et marées ont, aujourd'hui, affirmé au-delà des frontières le bien-fondé des concepts audacieux qui les inspiraient.

Il reste, chez leur auteur, la " nostalgie du non-fait " : de la médecine préventive inexistante ; des enseignements intégrés, dirigés, sur mesure, continus, sur le terrain, qui devront s'organiser un jour ; de la médecine scolaire en déconfiture, et de la santé publique négligée.

Le goût des réformes

L'Institut Pasteur fréquenté depuis le temps de Roux, de Ramon et de Calmette, l'organisation du Fonds international de secours à l'enfance, celle surtout du Centre international de l'enfance, qui, depuis 1950, informe et forme tous ceux qui, dans le monde et quelle que soit leur discipline, s'intéressent à la jeunesse, ne suffisent pas au réformateur exigeant. Pas plus que les honneurs ou les multiples commissions, sociétés, académies et missions internationales de toutes sortes dont il est chargé.

" Il avait au plus haut point le goût des réformes. Demandant peu de conseils, il voulait tout voir et tout faire par lui-même. Exigeant pour soi-même et les autres, il aurait volontiers considéré l'optimisme comme un prétexte à l'inaction. Il lui fallait regarder partout, et montrer que l'on ne saurait tolérer négligence, lenteur, routine. " Ce portrait du fils, premier ministre, par le père pourrait être celui du père... par le fils, avec lequel il échangeait une correspondance quasi quotidienne.

Les chapitres consacrés au drame algérien et aux institutions gaulliennes apportent un émouvant témoignage de l'admiration réciproque, de l'exigence commune, et de la commune passion que vouaient au bien public, l'un pour la chose sociale et médicale, l'autre pour la nation et ses institutions, les deux plus illustres figures de la dynastie Debré. 1968, qui vit le plus célèbre des mandarins-fossiles " haranguer du haut d'une " estrade Che Guevara " la horde un instant silencieuse des étudiants rebelles, prête non à une description mouvementée, mais à l'analyse originale, biologique, sociale et psychique de la crise mondiale de la jeunesse, de ses causes et de ses solutions.

La création de l'État juif " entreprise funeste " est condamnée d'un trait au nom d'une histoire millénaire, des convictions patriotiques et des doctrines suprêmes de séparation de l'Église et de l'État.

Le plaidoyer du pédiatre pour l'enfance misérable du tiers-monde semble s'estomper devant l'analyse politique du processus de décolonisation...

C'est - avant tout - en homme d'État que le dernier survivant des Cahiers de la Quinzaine a vécu sa vocation médicale. Et si le récit qu'il livre aujourd'hui est riche d'anecdotes sur l'aventure scientifique du siècle, c'est aux réformes sociales et aux grandes analyses politiques nationales ou internationales que vont manifestement les inclinations de celui qui, voué à l'enfance, n'a cessé de bâtir, en rêve ou en réalité, les réformes qui préparent son avenir.